

8° F₁₁

L'HUMOUR

FRANÇAIS

Revue Mensuelle

Charles Humbert a perdu
la Bataille du Papier.

Lettre de mon Chien.

Le Capitaine Guynemer.

Le N° Mensuel :

30 centimes.

15 Mars 1917

N° 3

L'HUMOUR FRANÇAIS vole de ses propres ailes.
L'HUMOUR FRANÇAIS est indépendant.
L'HUMOUR FRANÇAIS se moque du tiers comme du quart.
L'HUMOUR FRANÇAIS n'est pas rédigé par des Académiciens.
L'HUMOUR FRANÇAIS n'est pas rédigé par des journalistes.
L'HUMOUR FRANÇAIS est rédigé sous les marmites.
L'HUMOUR FRANÇAIS est un contre-poison du roman-ciné.
L'HUMOUR FRANÇAIS vend de l'esprit et non du papier.
L'HUMOUR FRANÇAIS vaut l'humour anglais.
L'HUMOUR FRANÇAIS ne s'abaisse pas à l'insulte.
L'HUMOUR FRANÇAIS a de la tenue.
L'HUMOUR FRANÇAIS peut aller dans le monde.
L'HUMOUR FRANÇAIS a du cran.
L'HUMOUR FRANÇAIS a de la race.
L'HUMOUR FRANÇAIS ne se vend qu'à ses lecteurs.
L'HUMOUR FRANÇAIS a la dent dure.
L'HUMOUR FRANÇAIS n'a pas de parti pris.
L'HUMOUR FRANÇAIS est bon garçon.
L'HUMOUR FRANÇAIS est un mauvais soporifique.
L'HUMOUR FRANÇAIS ne dit rien comme personne.
L'HUMOUR FRANÇAIS ne « bourre » pas le crâne.
L'HUMOUR FRANÇAIS ne tire pas à deux millions d'exemplaires.
L'HUMOUR FRANÇAIS n'est pas le journal de tout le monde.
L'HUMOUR FRANÇAIS n'intéressera que les gens intéressants.
L'HUMOUR FRANÇAIS ne vaut pas un quart de « pinard ».
L'HUMOUR FRANÇAIS vaut une marraine.
L'HUMOUR FRANÇAIS plaira aux poilus « encarfardés ».
L'HUMOUR FRANÇAIS ne met pas d'affiches dans le métro.
L'HUMOUR FRANÇAIS est de la classe 1937.
L'HUMOUR FRANÇAIS grandira.
L'HUMOUR FRANÇAIS part à l'assaut.
L'HUMOUR FRANÇAIS surnagera, car son esprit est léger.

Conservez précieusement

“ L'HUMOUR FRANÇAIS ”

Car plus tard vous le relierez pour le relire !



CHRONIQUES DE CAMERA

Lettre de mon Chien

Paris, le 1er février 1917.

Mon cher père,

Il est quinze heures. Ma mère vient de partir au « Bon Marché » acheter probablement des choses très chères. Elle doit aussi passer chez le bougnat. Et sous prétexte qu'il fait sale dans la rue et que je suis un chien propre, elle m'a planté là ! Je profite donc de ces quelques instants de tranquillité et de solitude pour répondre à ta dernière lettre. Excuse-moi de n'avoir pu le faire plus tôt. Je vais t'expliquer. Tu sais qu'il y a deux mois je ne savais ni lire, ni écrire. Eh bien, ma mère, qui est si bonne pour moi, a eu la patience de m'apprendre l'alphabet. Elle y a beaucoup de mérite. J'ai fait de rapides progrès. Et aujourd'hui je lis couramment. Ainsi tous les jours ma mère m'inocule — ça vaut mieux que la rage ! — l'article de M. Charles Humbert. Elle prétend que c'est tout à fait l'éducateur qu'il me faut pour perfectionner mon instruction à cause des caractères qui sont très gros et bien lisibles. Je lui dis souvent que je ne comprends pas. Elle répond : « Moi non plus. Ça n'a pas d'importance ! » C'est sans réponse. Je n'ai plus qu'à « la fermer » !

Mais, ce qui fait son désespoir, c'est que je ne saurai jamais tenir une plume. Après tout est-ce que j'ai besoin de cela pour donner un « coup de patte » ! Tu ne peux pas en dire autant, toi, papa ! Je suis donc en train de lui faire une bonne blague.

J'ai préparé mon coup de longue main — si j'ose m'exprimer ainsi. Depuis une quinzaine ma mère est débordée de travail : elle « tape à la machine » toute la journée un tas de papiers noirs et illisibles dont elle ne voit jamais la fin. Aussi je ne démarre pas de la chaise à côté d'elle. Et j'observe sans en avoir l'air. Si bien qu'aujourd'hui, dactylo maladroit, je fais mes débuts en ton honneur. Pour un chien, c'est vraiment pratique l' « Underwood ». Pourtant tout à l'heure mes pattes ont dérapé sur le clavier et je me suis pincé entre les touches. Je me suis même cogné le menton contre la réglette en fer et j'ai dû me faire « un noir ». Mais tu connais ma couleur ! Ma mère n'y verra donc que du bleu ! Tu penses bien que je ne lui ai rien dit de mes projets. Et quand elle va voir que j'ai touché à « sa machine », je ne sais pas trop ce qui va se passer. Si elle n'a pas trouvé de charbon chez le bougnat du coin, elle va rentrer de mauvaise humeur et je vais recevoir une tripotée. Si au contraire elle revient avec ses « vingt-cinq kilos », elle aura le sourire et mon incartade n'aura pas de conséquence fâcheuse pour mes reins. D'autant qu'en ce moment j'ai fort mal aux reins. J'ai descendu hier tout un étage les quatre fers en l'air. Tu sais que c'est la guerre. Alors le proprio a fait enlever les tapis. Les locataires grimpent les étages avec leurs pieds gelés et neigeux, ils salissent l'escalier et rendent les marches très glissantes. Aussi, la concierge et moi, nous ne sommes pas du tout contents des locataires !

C'est vraiment chic l' « Underwood » ! Je suis tout prêt, moi griffon, à « pattographier » pour cette maison une réclame sensationnelle, tout comme le fox du « Gramophone » qui reconnaît la voix de son père, si ces Messieurs sont disposés à m'indemniser largement : ils ne s'en tireront pas à moins d'une caisse de biscuits « Spratts » !

Tu vois, mon cher père, que je fais de vaillants

efforts pour t'être moins à charge pendant cette longue guerre. J'essaie de gagner ma vie tout seul, comme un homme !

On nous reproche tout le temps d'être inutiles, nous autres, d'être des « chiens de luxe », c'est assommant ! Nous avons aussi notre tâche, bien différente de toute autre, mais réelle quand même : nous soutenons le moral de notre mère en l'absence de notre père. Et comme récompense on voulait nous imposer une nouvelle taxe de 60 francs ! Ah ! tu as joliment bien fait d'écrire un article là-dessus, papa ! Entre nous je crois que tu n'as rien changé à la question. Mais tu as amusé tout le monde avec ton histoire. C'est le principal.

Bien que tu achètes toujours beaucoup de journaux, ce qui me désole, mais que tu n'en lis pas aucun, ce qui me console, tu as su sans doute que le charbon était devenu aussi rare que l'or. Notre propriétaire a, par erreur, porté le sien à la Banque de France, et j'ai définitivement renoncé à m'asphyxier avec le chauffage central — ainsi appelé sans doute parce qu'il se trouve toujours dans le coin de l'appartement. Oui, depuis quelque temps notre radiateur nous regarde d'un air renfrogné et glacial. Et, dans le thermomètre, le mercure se fait vieux et se ratatine à vue d'œil. Le froid influe défavorablement sur l'humeur de ma mère qui aime, comme tu sais, avoir « bon chaud ». Ses nuits sont agitées. Elle a le cauchemar. Et elle articule des mots comme ceux-ci : « Proprio..... déménagement..... Brizon..... cloche de bois..... Cochon..... ! » Ce n'est pas bien beau de dire cochon, même la nuit quand personne ne vous voit ! Enfin, moi, j'ai toujours gagné quelque chose à la crise : c'est qu'au lieu de coucher sur la descente de lit, peu moelleuse, je suis admis à l'étage supérieur, sur le lit, où, sans être reçu « à draps ouverts », je suis quand même « very confortable ». Je m'installe dans le dos de ma mère et je

lui tiens chaud aux épaules, car « l'édredon ne monte pas assez haut » ! C'est une affaire.

Quelles nouvelles t'apprendrai-je encore ?

Sais-tu que la dame d'en face est devenue une « nouvelle riche » ? Figure-toi, c'est tordant. Son fox, avec son poil tout ras, qui avait constamment l'air de se promener en caleçon de bain en plein hiver, s'est fait offrir une pelisse de chez le meilleur faiseur. Ah ! ma chère ! Il est ridicule ! On voit bien qu'il n'a jamais porté la toilette et maintenant il pose au « gentleman » ! Il se mêle d'être élégant ! Comme sa maîtresse ! Quelle équipe, tous les deux ! C'est à mourir de rire. Et puis le matin, à neuf heures, quand je fais mon petit tour dans la rue, « Monsieur » ne me regarde même plus ! Ça fait pitié ! Moi, papa, je n'ai pas besoin d'une pelisse pour être habillé. Et tu aurais honte de me voir avec un truc comme ça sur le dos, moi, poilu et robuste, pendant que de pauvres petits enfants du quartier n'ont même pas, eux, de chaussures à se mettre aux pieds. Je suis un chien « nature ». Je le reste.

Et puisque tu as aussi, sans être fournisseur de l'armée, les moyens de faire plaisir à ton « Klebs », envoie-lui sous enveloppe, en billets, l'argent d'une pelisse. Il ne le gaspillera pas. Il ira tout droit le porter à un petit garçon qui vient de perdre son papa à la guerre.

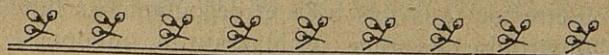
Et ton fils prouvera ainsi à une pauvre femme dans la misère que pour montrer qu'on a du cœur point n'est besoin de la parole de même qu'on peut avoir de l'esprit tout en marchant sur quatre pattes !

Ton fidèle griffon,

Jojo.

P. c. c.

CAMERA.



L'Espagne s'amuse !

L'Espagne, dont l'instinct sanguinaire a du mal à se complaire dans une éternelle neutralité, vient d'assouvir ses appétits. Une foule trépidante criait : « Panem et circenses ! » en espagnol, bien entendu. Pour la calmer on lui a offert de l'inédit.

Les courses de taureaux, c'était déjà bien.

Un habile impresario s'est donc contenté de perfectionner le genre en offrant au peuple, épris d'art, un combat émouvant — ou plutôt qui devait l'être : celui d'un tigre contre un taureau.

Ce spectacle fut simplement écoeurant.

Car de combat on n'en vit point l'ombre.

Et le taureau, qui connaissait mal son métier d'apache, n'a même pas eu le tact d'assassiner proprement sa victime. Il s'est conduit comme le dernier des derniers, éventrant ridiculement ce pauvre tigre qui, pitoyable, cherchait sans succès la porte de sortie. Vous auriez pu lui parler du ciel de l'Espagne, au tigre, ou de n'importe quel autre ciel, même du septième ! Seul, peut-être, celui de son désert l'eût intéressé. Au moins, là, on ne rencontre pas de gens mal élevés qui vous lancent à la tête des oranges, mandarines et autres projectiles jaunes qui vous en font voir de toutes les couleurs ! Forain eût dit : « Doux pays ! » Lui a pensé : « C'est ça, les neutres ! » Au fond sa malchance à ce tigre, c'est d'être tombé dans un pays en état de paix alors qu'il en existe tant d'autres en état de guerre où on l'aurait laissé bien tranquille. Enfin, tant pis !

Je ne dirai point de mal des courses de taureaux. Car je n'en ai jamais vu. Mais j'imagine que cela

doit être tout à la fois beau et dégoûtant. La lutte d'un virtuose de l'arène, tel Mazzantini, qui oppose son adresse à la force brutale du taureau doit être passionnante. Mais moi, Français, je ne pourrais réprimer mon dégoût à la vue des entrailles des malheureux chevaux, étalées en serpentin sur le sable de la piste. Certes je comprends que l'Espagne soit fière de ses toréadors et qu'elle les considère comme des Demi-Dieux. Car là-bas les courses de taureaux constituent le sport national.

Mais le taureau contre le tigre, ce n'est plus du sport. Ce n'est même rien du tout. C'est aussi sensé qu'un match de boxe entre Jack Johnson et une locomotive — ou un tank !

Donc, Espagnols enflammés — quoique neutres, — gardez vos courses de taureaux ! Lancez éventails et mantilles à vos idoles, grisez-vous de musique de cirque et enterrez vos toréadors célèbres dans votre Panthéon, puisque c'est la mode chez vous.

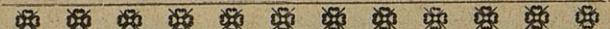
Mais, pour l'amour de Dieu et des bêtes fauves civilisées, laissez les tigres tranquilles !

M. Clemenceau vous en prie.
Et moi aussi.

CAMERA.

5 février 1917.

— 6 —



La Bataille du Papier

Charles Humbert, l'Invincible, a perdu la Bataille du Papier !

Depuis le 15 février le « Journal », notre grand Quotidien National, infatigable propagateur de la Pensée Française à l'étranger, n'est plus, deux fois par semaine, qu'une vulgaire feuille de chou. Nos poilus sont les plus à plaindre en la circonstance. Car on sabote leur descente de lit ! Ils vont attraper froid aux pieds et s'enrumer. Oui, nos poilus, qui ne regardent pas à la dépense, font bien les choses : ils sacrifient quotidiennement le cinquième de leur prêt au renouvellement de leur mobilier. Tous les journaux ne sont pas aptes à faire une bonne descente de lit. Le grand point pour avoir chaud aux pieds, c'est d'abord que les nouvelles ne soient pas fraîches. L'épaisseur de papier entre ensuite en ligne de compte. Or par ces grands froids le « Journal », à cause de son pouvoir calorifique élevé, était vivement apprécié dans les « cagnas ».

L'« Œuvre » de Gustave Téry dont le format réduit faisait jusqu'à présent le bonheur seul des petits pieds, des « délicats », va se créer de nouveaux clients le Jeudi avec ses quatre pages. Mais c'est plutôt un journal d'été. En hiver, nous en sommes moins satisfaits. Ses nouvelles sont trop fraîches.

Donc Gustave Téry, l'Apôtre du Petit Format, a triomphé.

Avec l'aide du Gouvernement il a réussi à imposer au « Journal » le tirage à deux pages.

Si bien que Charles Humbert reste avec, sur les bras, ses canons, ses munitions et ses annonces !

— 7 —

Gustave Téry, lui, n'a pas à redouter la fatigue due à cette position critique. Et il se réjouit bruyamment du bon tour joué à son confrère et ennemi.

Chacun, bien entendu, excipe des meilleurs arguments.

Charles Humbert allègue que le prestige de la France à l'étranger, étant proportionnel à la superficie de sa feuille, va forcément diminuer. Au fond il pense aussi à son tirage qui va baisser. Mais le directeur de l'« Œuvre » l'autre jour, très délicatement, a bien voulu nous laisser entendre que le « Journal » n'avait pas attendu le nouveau décret pour cela. Le père Letellier pourtant lui avait insufflé une belle vie. Mais, depuis quelque temps, ça n'allait plus. Il avait dû faire une indigestion de « munitions ». Il vieillissait à vue d'œil. Et quand on vieillit, on baisse. Le tirage aussi, fatidiquement.

Gustave Téry, lui, prétend qu'une feuille de journal en moins, c'est 100.000 tonnes de charbon en plus. Mais nous savons bien que, lorsqu'il s'agit d'être désagréable à Charles Humbert, le directeur de l'« Œuvre » n'est pas à une tonne près, même de charbon !

Nous sommes obligés de constater que vraiment le « Journal » et son Directeur s'exagèrent leur importance.

Il semble que, sans M. Charles Humbert, la France n'eût jamais eu ni canons, ni munitions.

Et tous les jours il nous moud sa rengaine ! Il nous écorche les oreilles avec sa scie nationale ! Non, il a suffisamment remonté son phonographe. Le ressort est fatigué. Et nous aussi ! Vite, qu'il change de disque !

Pourtant nous ne lui avons rien fait pour qu'il nous martyrise ainsi !

Ce n'est donc pas suffisant que, par devant, les Boches nous seringuent les oreilles avec leurs « flammenwerfer » et nous énervent avec le mou-

lin à café de leurs mitrailleuses ! Il faut encore que M. Charles Humbert, par derrière, tape à tour de bras sur sa grosse caisse et nous « éluge » complètement en tirant, en plein Paris, du canon dans les colonnes de son journal !

Camarades ! Nous faisons « camarades », Monsieur le Directeur ! Pour l'amour de Dieu, ne tirez plus ! Nous avons de la famille !

Qui procurera à M. Charles Humbert un nouveau « cri national » ?

Qui offrira à sa plume colorée et impersonnelle un sujet d'envergure qui convienne à ses larges épaules ?

Allons ! un bon mouvement !

N'obligez pas M. Charles Humbert à recourir aux « petites annonces » du « Journal » !

Celui-là aura bien mérité tout à la fois du « Journal », de la Patrie et des Poilus !

Du « Journal », dont le tirage, fatigué de descendre remontera — comme le thermomètre !

De la Patrie, qui trouve que M. Charles Humbert lui a suffisamment fait de morale !

Et des Poilus, de qui tous les canons et toutes les munitions de l'honorable Sénateur n'ont même pas été fichus de tuer le Cafard !

CAMERA.

19 février 1917.



La Chanson

Elle a plu. Elle plaît. Elle plaira toujours. Surtout sur les lèvres d'Anna Thibaud.

C'était fête hier au cantonnement du ...^e d'infanterie à quelques kilomètres des Boches : le Théâtre aux Armées donnait une représentation. Je passai là par hasard et m'arrêtai un instant pour jouir de ce spectacle nouveau pour moi. Car depuis le temps qu'on entend parler dans les journaux de ce fameux Théâtre, sans jamais le voir, j'avais fini par concevoir des doutes sur son existence. Eh bien, non. Il existe bien. Il a même su composer une « belle affiche ». Mais j'arrivai deux heures après le début du spectacle et je dus me contenter d'un bout d'échelle au fin fond de la salle — une baraque Adrian.

Ah! on était gai là-dedans! Un petit orchestre improvisé jouait des airs entraînants, refrains de Mayol. Le rideau se levait sur la célèbre divette Anna Thibaud. Un « ah » de satisfaction jaillit des poitrines. Toilette très sobre : robe noire, corsage discrètement échantré. Les poilus sont conquis. Un titre de chanson lancé au milieu d'un profond silence. Et Anna Thibaud chante... Quel art elle met dans cette chose pourtant si petite : la Chanson. On sent que cette femme a vécu toute sa vie pour cela, la Chanson. Elle la tourne, la retourne, en fait tout ce qu'elle veut, elle conduit son couplet avec une sûreté merveilleuse, ralentissant ou accélérant le rythme à sa guise, franchissant ainsi toute la gamme des vitesses pour nous montrer sa virtuosité.

Elle le promène autour de notre esprit captivé, plane au-dessus de notre imagination et, quand elle

le juge à propos, « pique » et nous l'envoie droit au cœur.

Anna Thibaud, c'est l'« as » de la Chanson.

Il a fallu qu'elle vienne parmi nous pour nous rappeler comme c'est doux, comme c'est bon, comme c'est réconfortant la Chanson!

Il ne faut pas voir en elle que de la rigolade, car la Chanson, nous nous en sommes aperçus hier, ça fait aussi penser, vibrer, tressaillir... pleurer! Anna Thibaud, pieusement, a ressuscité pour nous la Chanson française.

Elle nous a charmés avec « Au temps des Cerises », « la Vie Chère » et dix autres succès bien à elle. On ne se lassait pas de l'entendre. On la rappelait impérieusement. Ca lui apprendra à s'adresser au cœur des Poilus!

Pour avoir la paix elle a chanté « la Classe 35 ». Connaissez-vous « la Classe 35 »? Ça, c'est une belle chanson, savez-vous! Et d'actualité. Et où on peut faire du raffut. Car Anna Thibaud invite elle-même les poilus à reprendre le refrain en choeur : « Allons, les ténors, les basses, les barytons, tout le monde ensemble! »

Après le premier couplet, seuls, les plus hardis font un timide essai, mais au troisième tout le monde g... là-dedans :

Quand la classe 35,
La classe 35 viendra...

Et la Divette, du geste, secoue tout son auditoire qui, grâce à la Chanson, oublie quelques instants la tristesse des heures présentes...

CAMERA.

20 février 1917.

La Dormeuse de Compiègne

Depuis huit jours, à Compiègne, une femme ronfle interminablement.

Cela peut prouver plusieurs choses : ou que les Boches sont peu bruyants de ce côté, ou que cette brave femme a ingéré à trop forte dose les différents communiqués de l'Entente, ou qu'elle a lu consciemment les derniers discours de réception à l'Académie, ou qu'elle a simplement jugé spirituel d'attendre ainsi la fin de la guerre à une époque où on nous compte pour un plat de légumes les cheveux que nous trouvons dans la soupe !

Supposez un instant, vous, Monsieur, qui n'êtes pas « engagé spécialement », que le 2 août 1914 vous eussiez loyalement manifesté votre dédain pour tous les événements qui se précipitaient. Il vous était facile de dire à votre accorte femme de chambre : « Je m'endors. Réveillez-moi à Noël ! » Croyez-vous que vous vous seriez mis le doigt dans l'œil ! Peut-être vous seriez-vous levé, à cause du réveillon, mais vous vous seriez recouché aussitôt pour deux raisons : 1^o la g... de bois, consécutive à une nuit d'orgie, alors que vous êtes déshabitué de la bombe ; 2^o les étrennes, que n'auraient pas manqué de vous réclamer de fidèles fournisseurs, malgré qu'ils ne vous fournissent plus rien.

Alors vous disiez à votre camériste suffoquée : « Je me rendors. Réveillez-moi à Pâques ou à la Trinité ! » Comme elle était très « renseignée », ayant « connu » par hasard un Anglais de Rouen qui louait les quais pour trois ans, elle n'eût pas manqué de vous répondre : « Au 14 juillet, ce sera assez tôt ! » Sans

ABONNÉS !
Faites abonner
vos amis.

ABONNEZ-VOUS !

Si vous aimez “l'Humour Français”, dites-le.
Pour nous le dire un geste suffit.
Faites-le :

Je soussigné (prénom, nom)

(Adresse)

déclare m'abonner pour un an à “l'Humour Français” à dater du 1^{er} Janvier 1917.

Ci-inclus un mandat de Trois francs cinquante, montant de l'abonnement.

Le 1917.

Signature.

naturellement vous préciser l'année, ce qui prouve qu'elle avait du faire un petit séjour en Normandie durant votre sommeil.

Fort occupée par la suite et ayant profité de ses loisirs pour voyager un peu à l'étranger, elle réapparaît enfin le 1^{er} janvier 1917 et se décide à vous réveiller pour vous réclamer ses gages en retard. Mais vous êtes de mauvais poil et vous lui fichez ses huit jours, d'abord pour avoir négligé de vous réveiller le 14 juillet, — pourquoi faire, mon Dieu ! Ah ! oui, pour... ! — ensuite pour vous avoir dérangé inutilement, alors que la guerre n'est pas finie, et pour un motif si futile qui lui est personnel.

Cette fois vous n'y allez pas par quatre chemins. Vous avez l'intuition que cette guerre est une autre Guerre de Cent ans. Et vous lui dites : « Voici quelques billets bleus. Mariez-vous. Ayez des enfants. Et faites dire de ma part aux petits-enfants des enfants de vos enfants qu'ils ne manquent pas de me réveiller le 1^{er} janvier de l'an 2.000. Car je veux être frais et dispos pour recevoir nos héroïques poilus quand ils reviendront victorieux de la Grande Guerre ! »

Au fond cela eût fait l'affaire de tout le monde : de votre femme de chambre qui est fatiguée de vous entendre « geindre » depuis trente mois, les pieds dans vos pantoufles, de M. Herriot qui n'aurait pas sur les bras une bouche inutile, et des Poilus qui, de retour avant l'an 2.000, auraient — pour vous réveiller — fait un raffut terrible en dansant un fameux cancan autour de votre lit-cercueil !

Et profondément dégoûté, vous vous seriez rendormi en disant : « C'est ça, la paix ! Vivement la guerre, pour qu'on me la fiche ! »

CAMERA.

24 février 1917.



Le Capitaine Guynemer

Une claire matinée d'automne. Dans l'azur bleu des avions, au-dessus de nos lignes, évoluent gracieux et terribles. Des Nieuport surtout et des Spad. Le ronronnement des moteurs ajoute par sa monotonie au charme du paysage de Somme : l'escadrille des Cigognes, là-haut, déployée en ligne de bataille vogue par les airs!

La chasse est ouverte! Gare aux Boches aujourd'hui!

Puis l'un des avions se détache du groupe. Il s'en va, solitaire, au gré de sa fantaisie : il aime voir large autour de lui, il ne veut pas être gêné dans les entourages, il lui faut tout l'espace pour lui. Fort de sa seule force, il attend « les » Boches! Car ces messieurs, pour mieux l'honorer, ne viennent d'habitude qu'à plusieurs. Et encore quand il est seul!

Il ne s'affuble pas d'une Croix de Fer pour tromper l'ennemi — à la manière boche! Il ne veut pas salir les ailes de son oiseau! Au contraire il « affiche » sa personnalité. Et de loin les Boches peuvent dire avec certitude : « C'est Lui! »

Voilà qui a de l'allure, voilà qui est chevaleresque, voilà comment on lance chez nous « l'Invitation à la Valse »!

Et ça, c'est la manière française!

Ne voyez dans ce geste nulle forfanterie : c'est tout simplement de la bravoure!

La bravoure! Quel joli mot! Et comme nos « as » le promènent avec fierté, sous leurs ailes, au nez et à la barbe des Allemands!

Mais, aujourd'hui, ça ne « rend » pas!

Depuis deux heures « Il » tourne inlassablement, guettant une proie, impatient de commencer sa « fantasia » ailée! Rien. Est-ce que par hasard il rentrerait au parc bredouille! Encore un peu et il aura le cafard!

Mais, ô joie! Un point blanc à l'horizon. D'autres vont suivre. C'est couru. « Il » voit venir. Désillusion! Le point grandit, unique, et se rapproche. C'est un Français, un Nieuport! « Il » décide, s'ennuyant seul, de naviguer de conserve avec son camarade. L'autre a compris. Et les voici partis tous deux à la file, notre « as » emmenant l'autre dans son sillage. Quelques minutes. Puis une mitrailleuse crétipe. Vif comme l'éclair, il se retourne, reçoit au même instant des balles dans sa carlingue : Guynemer est attaqué par le Nieuport qui le suit! C'est un Boche!

Sa pensée, instantanée, a compris le drame : un de nos appareils tombé intact dans les lignes allemandes a été l'instrument de cette ruse de guerre.

Vraiment jamais les Boches n'avaient fait tant d'honneur à notre champion!

Ce fut un jeu d'enfant pour l'incomparable aviateur d'échapper une fois de plus à l'étreinte de l'ennemi.

En cinq sec le Boche, démasqué, amorçait la plus belle spirale de sa vie. Et ce fut la dernière! On a toujours tort de descendre les étages quatre à quatre.

Et Guynemer comptait une victoire de plus!

Tel est l'homme qu'on vient de nommer capitaine à vingt-deux ans.

Quand le Président Poincaré vient lui offrir ses félicitations à l'occasion de son trentième avion ennemi, il est obligé de l'interrompre pour rectifier : « Pardon, Monsieur le Président, trente-et-un! Depuis ce matin. »

Car il mène sa ronde effrénée à un train d'enfer. Et

notre esprit a du mal à compter aussi vite que lui avec ses deux-cents chevaux.

Il ne cesse de crier : « Encore! Encore! » Il en veut. Il en redemande. Et les Boches, débordés, ne peuvent plus livrer les commandes passées par ce Français à l'appétit féroce : Guynemer a trop d'estomac. Il dévore. Et leur stock d'« as » est fortement entamé.

Jadis, à Berlin, Pégoud pour épater Guillaume volait la tête en bas; c'était sa façon à lui de marcher le front haut.

Aujourd'hui Guynemer, héros magnifique, porte-drapeau de l'Aviation française, parade là-haut, au-dessus des Boches, à la tête d'une fringante armée. Il devance nos troupes de quelques kilomètres et semble leur montrer le chemin.

Et derrière lui, quelque jour, toute la France frémissante, entraînée par son exemple, et se sentant de nouveau des ailes, va voler — cette fois pour de bon — vers la Victoire!

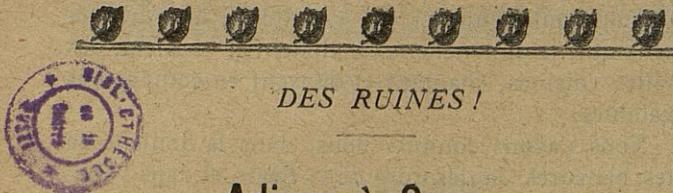
CAMERA.

28 février 1917.

Fin des Chroniques.

**Le N° 4 de "L'Humour Français"
paraîtra le 15 Avril avec des chroniques de CAMERA.**

— 16 —



DES RUINES !

Adieux à Suzanne

On va quitter le secteur...
(*Les cuistots*).

La tourbe monte de la Somme au coteau.

La terre, que les pluies et les charrois ont faite boue, s'étale inféconde et hostile.

Elle glisse en plaques jaunes jusqu'aux pieds des lamentables murs en torchis que l'obus n'a pas tout entiers anéantis.

Suzanne ! nom gentil d'un village certes joli que la rivière ensommeillée dans ses roseaux ceignait naguère, tu serais à présent submergée dans la boue, si des soldats d'âge ancien ne luttaient jours et nuits pour assurer le long de tes ruines, le cheminement laborieux de la procession lourde qui passe et va ravitailler là-bas, aux lignes où ils sont embourbés, l'âme frémisante de détresse et d'espoir, les défenseurs jeunes et las de la France meurtrie.

Suzanne ! nom doux comme une chanson d'enfant ! adieu!... nous ignorions, trois mois passés à peine qu'il te fut attribué, pauvre village aujourd'hui désolé. Ton château dévasté, son portique en lambeaux et ce marécage qui fut un bel étang, demeurent dans nos visions.

Suzanne ! au nom mièvre, pieux aussi sans doute, et que des vieillards jalouxant leur passé adorèrent, quelle fraîcheur les sources du vallon et les eaux paresseuses de la Somme, bourbeuse aujourd'hui, ne donnaient-elles pas autrefois, au domaine mutilé, à

— 17 —

la route qui t'enlaçait toi, joyeuse de la gaieté de ceux qui, le dimanche, s'en allaient et venaient, des villes voisines, chantant et dansant en compagnies galantes!

Nous t'avons connue, nous, dans la douleur de tes blessures, la désordre de ta fièvre et dans l'abomination dantesque des boues gluantes avec peine maîtrisées.

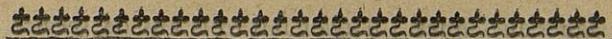
Et tu nous a charmés davantage quand nous avons surpris l'abri que tu donnes aux blessés dans ton sein.

Adieu, Suzanne ! Dans notre cœur s'imprègne l'image de ta silhouette endolorie, le fantôme de ceux qui t'aimaient, soit que fusses aimable vraiment ou que leur vie simplement fut attachée à toi.

Nous sommes, nous, des errants, soldats aux chars alourdis de projectiles. Adieu, Suzanne ! A tes pieds nous avons passé, nous avons vu souffrir et salué la mort. Les roseaux qu'ombrageaient les grands peupliers ne chantent plus pour te plaire les chansons du vent qui passait et que reprenaient sur leurs lèvres, filles et garçons... autrefois. Adieu Suzanne ! nous partons vers d'autres villages dénués aussi. Mais dans l'affliction épandue comme une semence, nous puisions tous le désir de la vengeance et le sentiment vif que notre race fut grande et le demeure.

EMMANUEL DES CROLLES.

Aux Armées, janvier 1917.



FIGURES

Un Embusqué

Il s'appelait Longeard. Il avait quarante ans passés. Sa femme trente-cinq. Ils n'avaient pas d'enfants.

Ils s'étaient fait construire une gentille maison, à la manière de Bois-Colombes — briques et tuiles — à l'extrémité du village de granit et de chaume où il était né.

Il réalisait son rêve. Il avait gagné vite de bonnes rentes dans l'épicierie, à Vaugirard.

Tous deux « se reposaient », jouissaient de leur jeune propriété et comptaient, l'année suivante, profiter d'une bonne occasion, acheter, ailleurs, un autre fonds, accroître leurs revenus... on aurait une auto.

Dans le pays, ils étaient estimés parce qu'ils étaient complaisants, pas fiers, disaient bonjour, causaient à tous.

M. Longeard était solide encore, avait de l'allure ; l'été il mettait des jambières et l'automne faisait de longues courses en chassant.

Il recevait des journaux graves, aimait l'ordre, l'armée et la propriété, mais il n'avait nulle ambition publique.

La guerre éclata. Il n'y avait jamais songé. Pourtant, à la mobilisation il offrit sincèrement ses services à la mairie au nouvel hôpital, car il appartenait à la réserve de l'armée territoriale et il pensait qu'il se devait tout de même au pays. Ah ! s'il avait été plus jeune ! Il allait, il venait et à l'hôpital — il accueillait les premiers lots de blessés avec la sollicitude touchante du vieux soldat rescapé de cam-

pagnes anciennes... il avait fait trois ans de service, autrefois.

Dans la rue, aux portes, il s'attardait et fortement il exposait les raisons indiscutables de l'erreur folle de l'empereur Guillaume, de la révolution qui guettait sa dynastie à la suite de sa défaite, dont il affirmait la certitude, à brève échéance.

C'était un homme reconfortant et dont tout le monde reconnaissait le dévouement si actif.

« Oh! ma classe, oui, sans doute, elle sera appelée, dit-il, un soir au pharmacien, un réformé, qui, par sympathie, simplement, s'enquérirait de son âge, mais vous savez, nous autres, nous partirons dans quelques mois, les opérations terminées ou presque... enfin pour occuper les territoires envahis de l'ennemi. Les vieux, on les emploie à ça, toujours! »

Chaque soir, il ne manquait pas de se rendre à la porte du bureau de poste, à l'heure où ces demoiselles affichaient le communiqué. C'était lui qui, dans le groupe anxieux, lisait à haute voix, à travers le grillage du petit tableau, le papier jaune.

Comme tout le monde, il avait ressenti le frisson d'angoisse que répandit partout, un soir, comme un raz-de-marée, la nouvelle grondante : « notre ligne s'étend de la Somme aux Vosges ».

C'était un honnête homme. « Je vais m'engager, dit-il nerveux, a sa femme; il le faut, Augustine! »

Il était de bonne foi... sa femme aussi qui, prudente, lui conseilla doucement d'attendre.

Trois mois passèrent. Dans la bourgade, tous les jeunes gens étaient partis. Plusieurs déjà ne reviendraient plus jamais : Longeard très actif ne négligeait aucune occasion de se dépenser. Il lisait attentivement les exhortations académiques et généreuses affichées sur les murs et le sentiment patriotique vraiment le possédait.

« — Eh bien sûr oui! nous « les » avons arrêtés à la Marne, et ce qui a pu s'échapper des marais de

« Saint Gond se terre, maintenant, sans oser se montrer... vous verrez ça... après l'hiver... quand le beau temps permettra de marcher! »

Il pérorait avec abondance sur le seuil des maisons, bien accueilli et familier, communiquant réellement une confiance qu'il éprouvait sans gêne.

Les journaux commençaient des récits de tranchées. Ils contaient l'installation pittoresque des « Poilus », leur bonne humeur et le « grand coup » qu'on préparait pour le printemps.

Chez M. Longeard, l'existence demeurait régulière. On souriait, à présent, de l'affolement des premiers jours : les gens qui avaient fait provisions de pain pour quinze jours; les épiceries avaient été vidées. Lui, c'est vrai, avait usé, par précautions — on ne sait jamais — de ses relations d'affaires et il avait soigné tout particulièrement son rayon de conserves, dans la cave. On ne s'en était même pas servi...

Tous les midis il lisait, sans hâte, son journal, en buvant son café... « Vois-tu, Augustine, expliquait-il à sa femme, les Allemands sont à bout. Regarde! Ils font du pain K.K, ils vont faire des cartes de viande, ils rationnent déjà le sucre... Ah! ah! on les aura, te dis-je... »

Il ne parlait plus de s'engager, à quoi bon?

Il digérait sans peine, dormait paisiblement et portait à l'hôpital des vieux tricots pour les blessés.

« Tiens! une carte-lettere, mon ami! dit un matin Mme Longeard... » C'était sa convocation. Il ne l'attendait plus; sa main trembla légèrement et il pâlit un peu. La guerre venait le prendre à son tour : il ne l'avait pas aperçue si près!

Il partit...

« Nous autres, répétait-il, en répondant aux poignées de mains... c'est pour après le grand coup, quand on aura passé la frontière! »

A la caserne de la ville voisine, il retrouva ceux de

de sa classe, ces survivants de vingt années : des cheveux gris, des crânes chauves, des gros ventres. Les plaisanteries n'avaient pas changé, elles demeuraient immuables, indifférentes aux circonstances.

Il demanda à coucher en ville. « L'ordre est formel, dit l'adjudant : tout le monde au cantonnement, sans exception ; il y a de la paille. »

Longeard se sentit moins leste et devint moins causeur ; les journaux, sauf le communiqué, ne l'intéressaient plus.

On voulut le nommer sergent. « Mon capitaine, dit-il, je ne pourrais pas, je m'essouffle très vite, et pour le tir, mes yeux ne sont plus aussi bons qu'autrefois. »

La compagnie fit des tranchées, au champ de manœuvres ; elle s'exerçait encore à franchir des distances en rampant : pleins de boue les R. A. T., rentraient éreintés pour l'heure de la soupe, et redevenaient, comme à vingt ans, rieurs, gamins, mais lui, Longeard perdait son assurance ; lui qui, à tant d'autres, avait prêché énergie, vaillance, naguère encore, il commençait à penser que si la France avait besoin de tous ses enfants — parmi ceux-ci il se rangeait au nombre de ceux qui, en bonne justice, seraient bien plus utiles à l'arrière qu'à l'avant. Cette idée n'était pas singulière ; elle partait en somme d'un bon naturel. Il voyait tant de jeunes encore à la caserne, plus robustes certes, que lui-même. Il fallait — déjà ! — des compétences. On n'avait qu'à prendre des renseignements, il avait l'expérience des affaires et il rendrait bien plus de services dans un bureau, par exemple, que le fusil à la main.

« Que voulez-vous ! on croit être toujours jeune, chez soi, on chasse, et la guerre arrive ; et on sent que l'on n'a plus vingt ans ! »

Brave Longeard ! est-ce bien vous qui, à haute voix, durant les mois d'été passé, commentiez, le soir, auprès du bureau de poste, les communiqués ?

On demande des masseurs ; il se fit inscrire, mais ce premier essai ne lui réussit pas. Il était « apte ». Il fallait des « inaptes » !

Le maître-bottier, qu'il connaissait, l'appela un soir.

« Il y a une place au bureau du major, cela vous va-t-il ? — Oh, sans doute... à cause d'une douleur que j'ai là, tout le temps, dans le genou. — Comment ! vous avez des douleurs, Longeard ! — Oui et non. Je ne suis guère robuste. — Enfin, voyez cela avec le sergent ; j'lui en ai parlé. »

Pendant un mois il travailla avec entrain ; il n'y avait pas de scribe plus assidu, plus laborieux.

Il recopia un état d' « indispensables » sur lequel il ne figurait pas. Il aurait bien désiré, pourtant, écrire son nom... son nom ! Longeard, lui, dont on avait dit au village, à son départ, que malgré son âge — certes oui, vert et souple comme il était encore, si bien décidé — il reviendrait officier !

Un jour, après une inspection, il fut remplacé par un blessé convalescent.

On le versa dans une compagnie de marche. Il n'était pas père de famille. Dans un renfort il partit pour le front.

Il écrivit à sa femme. Ce départ, l'éloignement, toute son attitude passée, auréolaient le pauvre homme. Il disait « nous entendons le canon » et Mme Longeard lisait tout haut devant la bonne les lettres de son mari « au front ». Il reçut des victuailles et des cigarettes, lisait tous les jours sans difficulté les journaux, et couchait dans un bon lit qu'il louait. Il jouissait positivement des sollicitudes touchantes que ses amis de l'arrière manifestaient à son égard... Il était au « front »... lui ! « Au moins, à son âge, il « est parti... tandis qu'on en voit tant des jeunes !... » Il l'avait bien dit : c'est un honnête homme qui « agit comme il pense. A la bonne heure ! »

Il vint en permission. La sympathie fut unanime comme la surprise fut générale. On pensait le revoir

amaigri, les traits las; il apparut de meilleure mine qu'au temps de paix et surtout engraisse.

Il causa peu, était sobre de détails, sans doute pour obéir aux ordres de là-bas et quand on l'interrogeait, se contentait de hocher la tête... le canon... tout tremble.

Avez-vous rapporté quelque chose...? Longeard n'avait pas vu la tête d'un Boche.

Cependant, la glorieuse auréole devait s'écartier de son front propre, à lui, car un jour, au village, la bouchère reçut une lettre de son fils qui était aux tranchées.

Le jeune homme y avait été blessé. On l'avait transporté dans un hôpital. Il allait entrer en convalescence et il écrivait à sa mère :

« Ma chère maman, rien de nouveau à te dire sauf que le major va me donner un mois. C'est la nouba. Ma plaie se referme; rien à craindre, mais y aura sûrement une prolonge. T'en fais pas plus que moi qui suis toujours ton garçon qui t'aime bien. Alfred ».

P. S. — J'ai vu M. Longeard de chez nous, « il est à notre hôpital dans les papelards. Je lui ai dit bonjour, c'est toujours un chic type, il m'a donné cent sous... mais pourquoi que tu m'as dit qu'il était aux tranchées?

« Quand il est venu ici, il en venait pour sûr pas et puis c'est de sa classe après tout. Il fait son truc au chaud. Il s'en fait pas. Il aurait tort — c'est un pépère ».

La bouchère, sa lettre aux doigts, resta songeuse un instant. Elle vit passer la douce et sage Mme Longeard, mais ne l'arrêta pas, comme d'habitude, pour causer un peu, prendre des nouvelles.

Elle murmura : « C'est peut-être vrai qu'il a raison, mon gars... Quand il viendra, j'lui demanderai donc qu'est-ce qu'ils appellent un embusqué! »

SERGENT BLIN.



Lettres Françaises

(TROISIÈME)

Paris, le 20 février 1917.

Mon bon frérot.

Alors, c'est entendu? Tu résistes à mon invitation d'être le parrain de Madeleine?... Aurais-je été indiscret? Non, pas vrai! Oh! je t'entends, va! car je t'écoute si souvent!

Je t'entends me dire d'une voix... quelle voix as-tu prise, monsieur mon frère?... la grave!... la majestueuse? ou la gentille tout simplement — oui — celle de tous les jours?

— « Louisette — c'est bien ça! — Louisette! « m'as-tu dit, ça n'est pas sérieux! tu veux m'oublier, moi Philippe, à correspondre avec cette jeune fille, ton amie, notre amie à tous deux; tu veux, « sœurlette, que je fasse le père noble — car enfin, « c'est le seul rôle qu'en tout bien, tout honneur, je « puisse tenir en l'occurrence. Eh bien! c'est trop « grave! Je ne peux pas, je ne peux pas! et puis, je « n'ai pas le temps, non, je ne peux pas détourner « la tête! »

C'est bien ça, n'est-ce pas?

Cher grand! mais on fait face aux Boches, va! — partout, de tous côtés, je t'assure!

Je t'écris sur ta table de travail, avant qu'il fasse nuit, car la lumière nous est mesurée, à présent: ne pas veiller sous la lampe, c'est lutter — mais certes oui — car c'est se priver pour vaincre.

Je te vois encore, dans ces soirées si bonnes! toi, à

ce bureau sur lequel je m'installe, seule, maintenant; moi, en face, assise dans la bergère, et Madeleine pensive, sur la chaise basse qu'elle préférail — un livre sur ses genoux. Je brodais ; tu travaillais tes dossiers !

Tous trois, il arrivait qu'ensemble, nous levions la tête. On se souriait. Tu allais jusqu'à la bibliothèque et je t'aperçois tout comme si tu étais là... vous permettez ?... et, monsieur mon frère, vous allumez la bienheureuse cigarette !... la conversation s'engageait... adieu bouquins !... sans qu'aucun de nous y prit garde.

Que de jolies choses tu nous as dites, cher frérot, qui nous soutiennent aujourd'hui toutes les deux encore !... C'est donc si extraordinaire, si singulier, de changer ce mode de causerie ?

Voyons ! puisqu'on ne peut plus causer, on écrit — ça n'est pas aussi naturel, je te le demande, frérot ? Pourtant, je croyais bien que si !...

A propos ! Madeleine a l'intention de vendre son moulin, celui, tu sais ? qu'elle possède en Bretagne, près du Huelgoat. Tu nous y as menées, dans notre bonne petite Douze, le printemps d'avant la guerre. Eh bien, le père Corbin, le meunier, est resté seul. Il était veuf. Il avait deux fils. Ils l'aidaient. Ils sont partis. Il est sans nouvelles. Le pauvre père n'en peut plus, et malgré tout son dévouement pour Madeleine, il lui a écrit qu'il ne renouvelerait pas sa ferme. Il faut relouer ou vendre. Elle préfère ne pas conserver charge et souci avec les nouveaux locataires, inconnus d'elle, et qui n'auraient pas, peut-être, pour elle-même, les sentiments et les souvenirs des Corbin.

Dis-moi donc ce que tu penses de cela. Elle m'en parlait, ces jours derniers. Nous n'y connaissons pas grand chose toutes les deux et je ne sais trop quoi lui conseiller.

Nous terminons un chandail sérieux destiné au

seigneur de ce lieu : comme tu dois avoir froid, mon Philippe ! As-tu encore de bons gants ? Faut-il joindre au prochain envoi un ou deux livres des plus récemment parus ? Lesquels ?

Nous n'avons plus le chauffage central, mais je suis bien couverte, ne t'inquiète pas et puis nous supportons quelques privations sans danger, en songeant aux misères que chez d'autres elles font naître.

Tu peux regarder à l'avant, va ! sans crainte, frérot ! Ton exemple nous soutient. Que notre pensée te réconforte, car elle t'accompagne, tu le devines, toujours. Quand tu viendras en permission, tu constateras que ta sœur Louisette « tient », qu'elle ne doute ni de toi, ni des autres, et tu nous reverras, toutes deux les inséparables, aussi décidées que devant.

Des défaillances : bien sûr nous en avons, comme tout le monde. On se lasse parfois. On s'arrête, mais on reprend la route. Il y a de l'énergie de reste et de la foi toujours, tu peux croire ta sœurette qui embrasse son grand frère en attendant ses lettres.

LOUISE.

P. c. c.

JEAN PERDIANE.

NOUVELLES

A mon collaborateur et ami
Paul Feuillette en souvenir
des "Féministes".

B. A.

Eugénie Rigal, amoureuse

Eugénie Rigal était désemparée !

L'apôtre infatigable du féminisme, l'écrivain plein de combativité agressive, l'orateur ardent, le chef conscient et organisé toujours sur la brèche, ne savait plus comment ni à quoi employer son activité. Non pas qu'elle eut renoncé à la lutte menée sans répit pour l'émancipation de la femme, depuis que la maturité l'avait surprise dans un célibat pénible ; non pas qu'elle eut renoncé à faire enfin comprendre au sexe faible qu'il était en réalité très fort, que les hommes avaient pour apanage tous les défauts, que dis-je, tous les vices, qu'ils ne triomphaient que par le manque d'organisation et de conscience agissante de leurs opprimées ; Eugénie Rigal conservait intacte sa doctrine et sereine sa pensée. Mais ces diables d'hommes ne venaient-ils pas d'entrer en guerre ! Et au lieu de suivre ses conférences, ses polémiques passionnées, ils étaient partis : les uns aux armées, les autres à leurs occupations, soucieux avant tout de remplir leur devoir de Français.

Bouresse au Sénat, Gernelle à la Chambre, eux-mêmes, les fidèles parmi les fidèles travaillaient à l'œuvre commune, à la Défense nationale. A peine avaient-ils pris le temps de faire un voyage — oh un tout petit voyage de circonstance — à Bordeaux.

Donc, délaissée, Eugène Rigal était désemparée. Mais les femmes, direz-vous ? Les femmes n'étaient

pas aux armées, ni à la Chambre, ni au Sénat. Évidemment ! Mais elles avaient bien autre chose à faire que s'occuper de « politiquaillerie ». De tous temps, malgré parfois leur frivolité apparente, les femmes de France ont été admirables. Et dans les pénibles épreuves qu'elles subissaient, elles restaient pareilles à elles-mêmes, se consacrant à ceux dont les poitrines formaient un rempart inviolable, donnant leur temps aux œuvres de secours, aux sociétés de la Croix-Rouge, soignant les malades et les blessés dans les hôpitaux, portant aux mourants, et jusque près des lignes, le réconfort de leur grâce et de leur dévouement.

Jusqu'à la fin de 1914 Eugénie avait résisté à ce courant d'abnégation et de solidarité. « Folie ! » disait-elle. Cette guerre entre hommes, qu'était-ce auprès de la lutte sacro-sainte qu'elle menait ? L'asservissement d'un peuple, cela pouvait-il entrer en ligne de compte alors que la moitié du genre humain était esclave ? Non, non, Eugénie Rigal, apôtre du féminisme avait un idéal plus élevé ; elle restait en dehors du grand bouleversement.

Pourtant, les jours passant, la guerre se prolongeant indéfiniment, elle sentait qu'il fallait faire quelque chose. Quoi ? Elle ne savait pas au juste. S'engager ? Les hommes, bêtes comme toujours, n'auraient pas voulu d'elle. Pourtant Jeanne d'Arc avait sauvé la France, Jeanne Hachette — encore une femme — avait illustré la défense de Beauvais !...

Eugénie Rigal en désespoir de cause décida qu'elle serait infirmière. Comme tout le monde ? Parfaitement. Le rôle était modeste, mais le Fils de Dieu ne s'était-il pas fait homme ?

*

Donc, un jour de janvier 1915, Eugénie se présenta à l'hôpital temporaire N°... Le médecin-chef la reçut.

Ce fut certes une entrevue assez piquante que celle de l'apôtre du féminisme, grande, maigre, sèche, aux cheveux coupés courts, surmontés malgré la saison d'un canotier noir, au faux col empesé et aux lunettes toutes rondes lui donnant l'air d'une locomotive, avec ce vieux militaire à cinq galons, petit trapu, bourru, cassant même, enveloppé d'une longue blouse blanche et peu enclin à la discussion.

Elle voulut parler, expliquer — j'allais dire son vote — son attitude, faire sentir la portée de sa démarche, lui ne voulait rien entendre :

— Vous venez pour être infirmière, mon personnel est au complet.

— Mais...

— Je ne puis rien pour vous... au revoir, Madame.

— Pourtant le sénateur Bouresse...

Et Eugénie, rouge de colère et d'indignation contenues, brandit une lettre.

— Ah ! vous avez une lettre ! Faites voir.

Le médecin-chef, ramené au calme et à la prudence par le nom de Bouresse et l'application préventive de la fameuse formule militaire « Pas d'histoire », fit sauter le cachet, lut rapidement le contenu de la lettre et avec un haussement d'épaules ajouta :

— C'est bon ! on vous emploiera. Vous ne savez probablement rien faire. Enfin pour être agréable à M. Bouresse...

Eugénie ne remercia même pas. L'autre, sans plus s'occuper d'elle, lui tourna le dos.

Elle faisait partie du personnel sanitaire. C'était le principal.

Pauvre Eugénie ! Ce n'était que le début de ses mésaventures.

Avec son caractère si spécial, sa manie de vouloir faire à tout prix du prosélytisme, elle ne tardait pas à se rendre odieuse à ses collègues, et, sans aucun respect pour sa situation du chef incontesté du féminisme, plus d'un infirmier la raillait cruellement.

Aggressive et prompte à la riposte au début, elle avait pourtant fini par se convaincre que Dieu lui imposait une nouvelle épreuve et que ce « martyre » était peut-être le prix dont elle devait payer le succès de sa cause. Et maintenant, résignée, elle acceptait tout avec un sourire supérieur, si plein de pitié et de miséricorde qu'il semblait dire : « Pardonnez-leur, Seigneur, ils ne savent ce qu'ils font ! »

Pour un peu, dans ses rêves elle eut vu les femmes de l'an 2.000 murmurer à genoux : « Sainte Eugénie Rigal, priez pour nous ! »



Tous les matins les voitures sanitaires amenaient un fort contingent de blessés, gens de toutes classes et de toutes conditions. Eugénie Rigal, rompue au métier se prodiguait avec empressement, presqu'avec dévouement. Si aucun de ces malheureux n'éveillait sa sympathie elle ressentait du moins quelque pitié devant les souffrances supportées stoïquement et la bonne humeur persistante de ces hommes qui avaient affronté et effleuré la mort.

Un jour parmi les nouveaux arrivants se trouva un homme bizarre, assez grand, très maigre, cheveux et barbe hirsute, et très sale. Cet homme, bien que de teint blanc avait une chéchia et un chien aussi maigre, aussi sale que lui. L'homme fut hospitalisé, le chien, chassé, rôda quand même nuit et jour auprès des bâtiments, aboyant plaintivement. L'homme avait reçu une balle entre les deux omoplates, et la blessure intéressait la région du poumon ; son état était grave. Le chien semblait avoir souffert longtemps de la faim.

Ce couple bizarre intéressa Eugénie. Pourquoi ? Elle ne le savait pas elle-même : une force intérieure, mystérieuse, la poussait vers cet homme. Elle le devinait grand, superbe et généreux ; elle sentait en lui une âme ardente et éprise d'idéal.

Vous lui auriez dit qu'elle se trompait peut-être, que rien n'autorisait un pareil jugement puisque, dans le coma depuis son arrivée, l'homme avait à peine entr'ouvert les yeux et proféré quelques paroles inintelligibles, elle vous eût foudroyé du regard. Eugénie Rigal est un conducteur de masses, elle s'y connaît en caractères! Et il eût été préférable pour vous de ne point la contredire.

Peut-être aussi qu'au fond des choses, son âme de « martyre » avait simplement été émue par l'aspect pitoyable de l'homme et du chien. Ce sentiment de pitié sympathique ne devait d'ailleurs que croître chaque jour davantage.

En effet, petit à petit le blessé revenait à lui, son état s'améliorait, ses forces revenaient. Il restait éveillé une grande partie de la journée et commençait même à parler. On savait peu de choses sur lui. Il s'appelait Barignat et était Auvergnat. Eugénie, qui veillait sur lui, épant ses moindres désirs pour les prévenir, avait bien réussi à lui arracher quelques renseignements : il habitait Brive-la-Gaillarde et Paris, il exerçait dans la capitale le commerce de vins, bois et charbons et à Brive, celui de la dentelle; il possédait quelques petits immeubles dans les deux villes. Chose curieuse l'homme à la chéchia s'agitant, s'énervait dès qu'un infirmier approchait de son lit; on eut cru que la vue d'une personne autre qu'Eugénie le mettait hors de lui. Dans ces moments il répondait par des monosyllabes, refusait de parler, se rendait insupportable, éveillait chez ses camarades une antipathie si caractérisée qu'Eugénie, aveugle, le tenait pour un autre « martyre » et trouvait en le défendant occasion de flétrir comme avant la guerre le caractère lâche, brutal, haineux des hommes.

Ouvertement elle prit la chéchia sous sa protection, et bonne à l'excès, étendit cette protection jusqu'au chien, prétendant le faire manger avec elle, avec les infirmiers et infirmières.

Vous voyez d'ici le tollé général ! La bête était sale, puante, pleine de puces, se grattant sans cesse. Mal élevée elle venait se frotter contre les jambes des dîneurs et, si ceux-ci, peu empressés ne lui donnaient un débris à ronger, mettait tout simplement ses deux pattes sur la table et d'une langue toute imprégnée de salive et de bave essayait d'attraper quelque morceau.

— L'horrible bête !

— Comme il est intelligent ! répliquait Eugénie. Elle lui donnait sa part. Le chien « se remplumait », engrasait à vue d'œil. Jamais il n'avait dû être soumis à pareil régime.

Lorsque quelque querelle trop vive la forçait de quitter la table — avec le chien — elle courait trouver le réconfort moral dont elle avait besoin, auprès du glorieux blessé. Alors elle se laissait aller, elle parlait longtemps, longtemps, exposait les motifs qui l'avaient amené à échaffauder sa doctrine, prouvant la nécessité de régénérer le monde en faisant à la femme, être de bonté, de sentiment et de raison, la place qui lui revenait dans la Société. Lui, l'écoutait, béat sans mot dire, sans avoir l'air d'approuver, ni de blâmer, sans même sembler comprendre.

Quand elle gesticulait trop, il tournait la tête vers elle, jetait un regard inquiet vers la table de nuit à côté de son lit, tirait de sous ses couvertures une main longue, osseuse, aux ongles noirs de crasse et d'un geste fuyant ouvrait le tiroir de cette table, en tirait une espèce d'enveloppe de cuir — un portefeuille — qu'il entr'ouvrait et conservait serré contre lui-même, puis, souriant, écoutait la suite du discours.

« Quelle grande âme ! » pensait Eugénie. « Quel esprit élevé ! Ce noble penseur doit avoir élaboré quelque grand projet social dont il conserve soigneusement le plan dans son portefeuille ! Si j'osais, je lui demanderais... »

Mais elle n'osait jamais. Elle, l'audacieuse, la combative, la présidente de groupes, de réunions publiques, devant son grand homme, était timide comme un enfant.

Un jour qu'elle venait de se disputer avec l'infirmier-major au sujet du chien, de l'éternel chien, et qu'elle se réfugiait auprès de l'homme à la chéchia elle trouva celui-ci fort affairé : le portefeuille était ouvert et les papiers s'étalaient sur le lit. Le blessé sur son séant avait l'air occupé et même préoccupé !

Eugénie, sans oser approcher, le considéra de loin.

Que pouvait-il se passer dans ce cerveau puissant ? Quelles idées généreuses germaient dans cette tête ?

Elle avança d'un pas. Le plancher craqua. L'homme leva les yeux, vit son infirmière, rapidement ramassa ses papiers et referma son portefeuille. Le penseur était méfiant !

Certaine de ne plus troubler son travail, Eugénie, pleine de respect, s'approcha du lit.

— Vous travailliez ?

— Oui.

Elle avait sur le bout de la langue la question troublante, mais les mots de venaient pas pour la formuler.

Pauvre Eugénie ! Si tu avais su à ce moment de quelle nature étaient les papiers mystérieux contenus dans le portefeuille crasseux, quelle eut été ta désillusion. Si, au lieu de pensées élevées, de travaux grandioses, tu avais lu sur les feuilles de papier timbré à 0 fr. 60 la banale formule des traites commerciales ; si tu avais vu au dos le cachet d'un huissier ; si tu avais compris que le sieur Barignat, Jean-Baptiste, propriétaire et bougnat de profession, comptait et recomptait des traites que le moratorium l'empêchait d'encaisser et dont il ne se séparait jamais, attendant avec une impatiente angoisse le jour de l'échéance ; si tu avais compris que son idéal unique était

d'amasser des gros sous, par quelque moyen que ce fut, comme il serait tombé de son piédestal ton « martyre » !

Mais Eugénie ne savait rien, ne voyait rien. Toute à son rêve, elle se lançait dans les grandes questions. Elle aussi, avait travaillé, et faisait part du résultat de ses travaux : les lois sociales étaient inexistantes, les lois économiques contraires au bon sens.

Chose curieuse, cette fois l'homme à la chéchia approuvait ; il parlait avec volubilité agrémentant sa conversation d'un fort accent auvergnat qui ne manquait pas d'originalité. Oui, les lois étaient mal faites, les lois économiques surtout.

Eugénie triomphait, il était gagné à sa cause !

Il y eut un long silence pendant lequel elle savoura la joie de sa victoire.

Tout à coup, à brûle pourpoint, l'Auvergnat demanda : — Le moratorium a-t-il été renouvelé ? Le moratorium ! Eugénie ne s'était jamais occupée de cela. Elle répondit par un geste vague d'ignorance. « Le moratorium ! » répéta l'homme une ou deux fois encore entre ses dents et en crispant les poings. Il songeait à ses traites, à ses locataires que la mobilisation avait rendus insolubles et le moratorium insaisissables. Mais Eugénie Rigal continuait, sans s'apercevoir du geste, le développement de ses théories. Maintenant elle vantait l'utilité de la femme et pour la deuxième fois l'Auvergnat approuvait.

— Je vous crois qu'elles sont utiles les bougresses ! A Brive-la-Gaillarde mon épouse en loue tous les mois quinze à vingt — des jeunes, ça mange moins ; elles font de la dentelle, ça rapporte un peu.

— Oh !

Eugénie manqua avoir une congestion.

Un exploiteur de petites filles, lui ! Non, elle avait mal compris, il s'était mal expliqué. Sa femme sans doute recueillait de pauvres orphelines, leur enseignait un métier, leur assurait ainsi une vie de travail

et d'indépendance. Il ne pouvait en être autrement. Aussi se lança-t-elle aussitôt dans l'émancipation de la femme par le travail, s'animant, élevant la voix avec emphase. Une phrase brutale l'arrêta en plein effet.

— Ah ça ! c'est comme ça que vous soignez vos malades, vous !

— Mais, monsieur le médecin-chef...

— Pas d'explications ! Vous n'êtes pas ici pour faire des conférences et provoquer des accès de fièvre chez ces hommes que vous embêtez avec toutes vos sornettes... Vous ne mettrez plus les pieds dans les salles.

Et se tournant vers l'infirmier-major, le « cinq galons » ajouta :

— Vous me l'emploierez à la cuisine, à la lingerie, où vous vous voudrez, est-ce compris ?

Ah ! s'il n'y avait pas eu dans ce lit un homme qu'elle admirait, comme elle eût dit son fait à cette brute galonnée qui osait la traiter ainsi, Elle ! Mais provoquer un éclat, c'est quitter l'hôpital, ne plus le revoir, Lui... ne plus savoir ce qu'il deviendrait !

Dieu me pardonne, Eugénie Rigal ! Pour une femme méprisant le sexe mâle avec autant de force que vous, voilà un sentiment bien étrange.

Serait-ce faiblesse ou inconscience ?

..

Le blessé guérit et reçut son exeat.

Le jour de son départ Eugénie l'attendait à la porte de l'hôpital. Près d'elle, nettoyé, brossé, engrangé, méconnaissable, était le chien.

Des convalescents sortaient, heureux et gais, des voitures arrivaient avec leur chargement de blessés, Eugénie attendait toujours. Elle était anxieuse et nerveuse à la fois. Son cœur par moment battait à tout rompre dans sa poitrine, puis soudain une

oppression terrible l'étreignait à la gorge. Sans cesse elle se tournait vers le bâtiment principal où « Il » était encore.

Enfin la chéchia parut triomphante, conquérante émergeant comme un coquelicot au milieu des képis et du bleu horizon.

— Le voilà ! se dit Eugénie.

C'était lui en effet.

Il passa, indifférent, eût un petit sourire de satisfaction en voyant son chien, le siffla, et sans retourner la tête, sans même s'arrêter un instant auprès de son ancienne infirmière, partit.

Quel coup ! Pauvre Mme Rigal !

Ah ! oui. Vous avez bien raison. Comme ils oublient vite tout ce quel'on a fait pour eux les hommes ! Quelle ingratITUDE ! Quelle fausseté aussi. Cet auvergnat, ne semblait-il pas acquis à la Cause, ne devait-il pas se ranger auprès du Chef ? Et il était parti ! Parti à tout jamais, sans espoir de retour. A moins que... Oui, c'était plutôt cela : la joie du départ obsédait cet homme ; les idées, les projets devaient s'opposer et se heurter dans sa tête. Il ne s'était pas arrêté devant elle ! Evidemment. Les grands esprits ont parfois de ces absences... Il écrirait. Elle recevrait bientôt, demain peut-être, ou après, une lettre. Et alors commencerait une correspondance exquise, un échange de pensées, d'idées sans pareil. Oui, c'était cela.

Eugénie Rigal se rattachait à cette idée comme le naufragé en plein océan à la bouée de sauvetage lancée par une barque de pêche.

Et en effet, quelques semaines — quelques siècles — après elle reçut une lettre. Le cachet de la poste portait : Brive-la-Gaillarde. Elle manqua défaillir de joie.

C'était Lui !

Il se souvenait donc d'elle ! O joie intense, bonheur ineffable, félicité !

— Voyons, Mme Rigal, ce n'est pas sérieux. Et la Doctrine ? Si Bouresse vous voyait !

Ah ! elle s'en moquait bien en ce moment de la doctrine et du sénateur Bouresse. Elle avait une lettre. Cela lui tenait lieu de doctrine et de Sénat à la fois.

Elle l'ouvrit et lut :

Madame,

Je pran la plume pouz vous écrire ce mot d'écrit affaim de vous demander de bien vous loire me recommander à Monsieur votre ami le sénateur duquel vous m'avais souvent causez à l'hôpital.

Je suis victime d'une grande injustice. J'ai un peu de bien, quelques maisons et on veut malgré la guerre et le moratorium me faire payer des impôts.

Vous m'avez promis votre amitié, elle m'est précieuse au point que j'ai recours à vous pour obtenir de ne pas payer.

Je vous remercie d'avance,

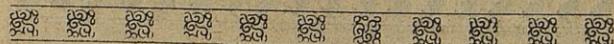
Jean-Baptiste BARJGNAT.

Une requête de dégrèvement !

**

Eugénie Rigal a quitté l'hôpital. Elle a recommencé son ardente campagne contre les hommes en général : on prétend même qu'en particulier les Auvergnats sont en butte à ses plus âpres attaques !

B. ANDRÉ.



L'Infirmière

A Madame H...,
Hommage de Reconnaissance.

On dirait une abeille allant par le jardin
Et qui, sur chaque fleur, bien doucement se pose,
Transforme en miel le suc aspiré de la rose
A la ruche qui cèle un merveilleux butin...

Mais quand l'Infirmière, de sa légère main,
Adoucit la douleur du blessé qui repose
Et toujours recommence cette œuvre grandiose,
Ne fait-elle pas comme une abeille à l'essaim !

Elle va de lit en lit, comme ferait l'abeille,
Puise le suc du mal dont souffre la merveille
Qu'est le Poilu français, la terreur des Prussiens...

La Virginale amie du Mal, de la Souffrance
Se donne à ses « Petits », qu'ils soient Bleus ou Anciens
Comme ils se sont donnés, ces braves, pour la France !

E. HAIMET.

Baljean

II

Le Nouveau Secteur

— Alors, mon lieutenant, il faut faire laver le linge, cet après-midi ?

— Oui, à partir de quinze heures.

A l'heure dite, le fourrier rassembla les hommes. Ils étaient satisfaits de pouvoir enfin voir clair dans leurs sacs. Tous partirent en gaieté au ruisseau qui coulait, vif, dans le bas du village où le groupe cantonnait.

— On va faire « trempette ». C'est pas malheureux ! dit Lermieux, j'ai pu d'chémise à m'mettre ! Qu'é qu'en pense, Baljean ?... est-il faraud parce qu'y revient de perme, tout blanc !...

T'as rien du tout sous le bras... monsieur s'est fait blanchir... on est bien de chez soi... alors, vieux copain, pas vrai ? un petit coup de main ?

Baljean ne dit pas non. On s'entraide : c'est la vie ! Et tout le monde, agenouillé, accroupi, canca-nait au lavoir, en frottant...

D'la dentelle, Baljean ! que j'te dis ! d'la dentelle !

Le petit Maussin étalait en riant son tricot abondamment percé... c'est la guerre !

On ne ressentait plus le froid ; les têtes penchées sur l'eau courante ne regardaient pas le ciel gris et triste d'où la neige suspendue s'apprétrait à tomber...

— Ça ! des chaussettes ! protesta Runbard, le gros brigadier en brandissant des loques de laine ! C'est des mitaines... j'fais fantaisie !

(1) Déjà paru dans le n° 2 : I. — Le Convoi Fantôme.

Tous s'esclaffaient pour un rien — détendus. Le lavoir, c'était un peu de loisir et puis, cette besogne depuis si longtemps nécessaire, elle évoquait la lointaine image des gestes familiers, là-bas, à la maison.

Ils songeaient qu'ils étendraient leur linge, tout à l'heure, tranquillement.

— Eh ! Larmieux ? — Baljean cause ? — On va être pépères alors, à c'soir ? — Tu parles si j'ves m'pieuter sous le coup d'la soupe étouffée, c'est pas trop tôt !

— Non ! Baljean ! C'est pas trop tôt, tu l'as dit, marquis ! parce que, tu connais pas le secteur, toi ?

— J'sais t'y moi ? J'reviens d'perme, j'roule deux heures et c'est tout.

— C'est quéque chose ! le secteur ! et c'est pu comme la Somme, ah non !

— Oh ! t'attiges ! la Somme, mon vieux, on r'verra pu si fort.

— Eh ! t'en sais rien !

Baljean ne dit mot. Il demeurait calme, car il n'imaginait pas pire que la « route gardée » sur laquelle pendant bien des nuits il avait aperçu tant de copains en difficulté avec leur carburateur. Et puis, à quoi bon s'effarer !

**

— Allons ! Amenez-vous ! Vous autres ! Faut s'en venir !

— Tiens ! C'est-y déjà la cuistance ! Fais-nous des frites, on va finir !

— Sans blague ! C'est le fourrier qui m'envoie. Y a des ordres.

Une voix seule, répéta comme l'écho : « Sans blague ! »

Le cuistot messager repartait ; il cria :

Amenez-vous ! les repas froids et le pinard, c'est prêt !

— Tiens, ronchonna Lermieux, passe-moi mes fringues, Baljean. Y a rien à foutre ici, qu'équ't'en dis, vieux frère ?

Le « vieux frère » haussa les épaules ; il murmurait :

— Ça séchera seulement pas. Qué boulot !

La section, lentement, en grappe, remontait, abasourdie...

— Eh bien ! là-bas ! la 920 ! Faut allumer les coucous...

On part à 17 heures, c'est pas demain !...

Et le brigadier de jour Gridal dévalait à grandes enjambées la pente vers le lavoir, à la rencontre des conducteurs qui approchaient les bras étendus, embarrassés de leur pauvre linge mouillé.

La neige commençait à tomber. Au cantonnement ils s'apprêtèrent. Baljean, tout transi, s'arrêta devant la cuisine pour prendre, comme les autres, son repas froid.

— Du coup ! dit Lermieux en passant, tu vas le connaître le secteur ! Ca fait rien ! Qué misère, hein, bonhomme ! Pas même deux pauv'rites heures pour récurer son vestiaire !

Déjà les moteurs ronflaient. Baljean tournait sans hâte autour de sa voiture. Il avait « assuré » musette et bidon à leur place habituelle et vérifiait ses graisseurs, les chaînes.

Il écoutait son moteur.

Au coup de sifflet, le convoi démarra.....

On roulait doucement, cahin-caha.

Baljean, courbé sur son volant, clignait les yeux... « Qué temps de chien !... » Le visage fouetté par la neige, il penchait la tête, tendait le cou, maintenait l'équilibre d'une direction vacillante... « En v'là une route... qué pays ! eh ! la treize, faut se t'nir !... Ça m'a l'air large comme ma main, dans ce pantelin-là !... Tiens ! j'vas-t'y m'foute dans le fossé à présent ? »

Il freina juste à point pour ne pas emboutir la voiture qui le précédait.

On stoppait. Un brigadier longeait les camions :

— Eteignez les phares ! les lanternes ! Tout !

— Alors ! où c'est qu'on est ?

— Eh ben ! on va charger donc ! C'est la « gare » !

— Par où qu'on entre ?

— T'en fais pas. T'as qu'à suivre !

Le défilé reprit, lent, heurté, par à-coups. Un par un, à tâtons, dérapant sur la neige, les camions pénétraient en ronronnant, dans cette « gare » du front, cherchant leur poste de chargement ; ils évitaient comme ils pouvaient le train tout proche dont la locomotive aveuglée les frôlait en geignant.

Baljean « prenait » de la tôle ondulée. Soucieux toujours des recommandations, il arrêta son moteur — pour économiser l'essence. Ses paupières battaient. Les doigts, gourds, lui faisaient mal. Il descendit.

— Si j'me r'connais là-dedans ! C'est pas un secteur, c'est un four.

Le canon grondait. Lermieux chargeait auprès de Baljean.

— Qué misère. J'ai perdu mon briquet. T'as pas des allumettes ?

Baljean passa sa boîte.

— Dites, Logis ! Alors j'vas pas avec vous aujourd'hui, j'vas avec l'autre groupe quand c'est que j'sera chargé ?

— Oui. La voiture devant vous, là, vous la suivrez.

— J'suis tout seul de chez nous ? C'est la barbe, ça !

— Et tâchez d'pas vous perdre !

— J'frai mon possible.

Le sol frémisait. « Ils en font un raffut, les Boches ! On se croirait dans la Somme ! »

Il prit un peu de pain et but une goutte de vin...

« Tiens ! y part, l'autre ! »

Baljean lui aussi était chargé, et machinalement, sans chercher, il remit son hayon.

— En route, la vieille !

Le fidèle 13 répondit à l'appel.

— Du coup, j'y vois pu, mais pu du tout !

— Hé, là, l'homme ! Hé, le camion, eh ben, par où allez-vous ! qué ballot ! mais où qu'y va !

Un sergent accourait.

— Faut m'dire où c'est qu'on sort !

— T'es donc jamais venu ! Faut suivre, tiens ! derrière c't'autre !

— J'y vois pas !...

Des fusées partaient, pas bien loin, rendant, en s'éteignant, l'obscurité plus profonde encore.

Il réussit quand même à sortir. Il prit la route et toujours, il causait à sa « treize » et à lui-même.

— C'est pas tout ça ! Faut suivre, que dit l'autre ! Mais suivre où ?...

La neige tourbillonnait et par moments, moteur et terre tremblaient du même rythme.

— Y prennent quèque chose en face, murmuraît-il !

Tout à coup, la treize n'avance plus, ses roues patinent.

— Bon ! à nous deux, ma fille ! t'auras tes chaînes, t'en fais pas.

Dans la tourmente Baljean dégringole de son siège. Les doigts s'écorchent sur les jantes, dans son cou les flocons de neige s'abattent. Il pensa : « Du temps qu'y fait, nos patates vont geler chez nous ! »

Et les chaînes en places il reprit son volant.

Mais la route, où est-elle ? Où aller ? Le groupe qu'il fallait suivre, par où est-il passé ? Il fait noir, noir... De sa vie Baljean ne se rappelle pas une nuit si noire. Et pourtant il faut porter son chargement. Ah ! dans la Somme, c'était facile... au bout de ses doigts il avait tous les chemins... un coup de volant et ça y était. Mais ici, dans ce pays perdu... c'était

pas un secteur, ça ! pas un gendarme, pas un régulateur. Rien. Mais qu'est-ce qu'ils foutaient tous là-dedans... Envoyer un pauvre homme comme lui ! pour la première fois ! tout seul ! derrière d'autres qui étaient devant !... dans d'la nuit si sombre !!

Il hurla contre le vent, dans la rafale : « La Paix ! La Paix ! Oh ! qu'y nous la foutent, pauv' Bon Dieu d'sort !... »

Aveuglé, ahuri, il allait quand même, mais au bout d'un moment il s'arrêta : ... « Faudrait voir où c'est que j'suis dans c'pays de taupes ! »

A pas de loup, par terre, sur un sol mou, il examina la route ; c'était un carrefour : trois chemins !

« Me v'là propre ! la barbe ! Y m'perdent en revenant de perme ! un peu de pus y cassaient ma chignolle ! V'là maintenant que moi, Baljean, y m'perdent dans un secteur comme y disent, où y a seulement pas un chat !... »

Et pis qu'é qu'c'est qu'ceux là encore qui m'prennent et pis qu'y m'lâchent ! Non ! des fois, ça se fait-y !! »

Le moteur tournait toujours, Baljean revint vers lui.

« C'est pas tout ça, faut s'en aller — c'est par là qu'y sont passés, pour sûr, y a des marques par terre ! » la treize repartit...

« Tout de même, c'te marchandise, faut la porter, y a pas à dire ! »

A chaque instant, des chocs faisaient dévier la direction. A pleins bras, Baljean la maintenait, marchant à prudente allure... en « première » : « C'qu'elle va en bouffer, la pauvre vieille ! pus d'cent litres, ben sûr ! C'est une honte ! »

Mais il n'avancait plus. Il accéléra, les roues tournaient éperdûment. « Me v'là propre ! où que j'suis ? Qu'esce qu'elle a ? » le moteur s'emballait impuissant à entraîner la voiture...

Le camion était échoué, cette fois.

Il descendit. Il lui causait : « Ça y est. T'es en carafe, mon pauv' Baljean. » Le canon grondait sans cesse, violent, tête, monotone.

« Qué musique. » Il eut une idée. « J'ves les appeler! » Sans souci du bruit de la canonnade, des distances inconnues, rageusement il tapa à coup de poing sur son « Klaxon ». Mais rien. Personne ne répondit!

Baljean était immobilisé dans un champ — de la terre boueuse, jusqu'aux essieux... « C'est y possible ! y a pas à dire ! C'est pas la route !... Ce qu'y rigoleront les autres ! Ça c'est jamais vu ! Non ! »

Étreint de lassitude, de froid, il se hissa sur son siège.

« J'ai pu qu'à pioncer, à présent ! » Et il ferma les yeux.

Mais il ne pouvait pas dormir. Il voulut s'allonger, s'abriter... « J'ves m'pieuter ! » Et par derrière il grimpa sous la bâche. Il allait s'étendre sur la tôle ondulée... au moins, là préservé, il serait un peu au sec.

Il réfléchit, cependant : « Faut pas qu'on trouve la chignolle toute seule... des fois ! si on venait ». Il retourna vers son coffre, y prit un morceau de craie et sur la ridelle écrivit, au hasard de la main, posément, dans la nuit : « Je sui coucher dedan ! »

Au matin, tenaillé par la faim, il voulut manger : sa musette était vide. Il avait envie de boire un peu : son bidon, arraché, s'en était allé quelque part, on ne sait où.

Baljean croisa les bras, regarda autour de lui. Tout à l'entour le brouillard couvrait le fond d'un vallon et la « treize » en pleine terre paraissait noyée, perdue, sans âme.

« Faut pas que j'reste-là ! Non ! Tu resteras pas là, bonhomme ! » Il voulut remettre en marche le moteur. « Allumeras-tu, la vieille ! »

La treize restait figée. Il n'y avait plus d'essence !

« Eh bien ! qu'équ'tas fait ! à présent ! t'as tout bouffé ! T'es comme moi, tu la crève. Par exemple,

j'ai pu d'bidon... Toi, t'as ta burette... « Tiens, j'ves toujours t'mettre de l'huile. » Il remplit son carter, puis il s'assis en attendant ! « J'peux pas quitter... »

Un jour à lumière maussade s'était levé. Il était énervé, ému ; il songea aux siens qu'il avait quittés quinze jours passés...

Aurait-il une lettre quand il rentrerait ? Sans cette sale histoire, il l'aurait déjà ! Il revoyait son petit atelier sentant fort les cuirs, et l'arrière-magasin avec le fourneau dans la cheminée, le lit à deux étages.

« Ah ! non, ah !... faut turbiner ! » Il se dressa pour écarter vite la vision trop douce. Il allait, venait, frottait, nettoyait tout ce qui surnageait de sa treize, au-dessus de la terre.

Vers le soir, il s'entendit appeler... deux hommes descendaient vers lui.

C'était Lermieux et le petit Maussin.

— Eh ben ! vous autres ! d'où qu'vous venez ? vous n'avez pas les foies. Me v'là, là ! moi !

— On te voit bien !

Il se mit en colère.

— J'la crève vous savez ! Apportez-vous à bouffer ? C'est-t'y, ça un secteur ! oh ! au moins, dans la Somme ! Vous êtes là, à zyeuter ! Vous savez pas y faire... ça vient ! ça refout le camp, sans même la croute ! un pauvre homme, ah ! ça compte t'y seulement ? Et mon coucou... sur mon dos ? hein ? dans mes bras... y a des trous d'ânes, pauv' bon Dieu d'sort ? à vous y mettre tous !...

Le brigadier dépanneur arrivait à son tour : son camion était en haut, sur la crête... il examina la situation, la jugea désespérée :

— Mon vieux, rien à faire, je pourrai jamais... faut un tracteur... et de l'essence... en v'là !

— Un tracteur ? Tiens, fous le camp, j'aime mieux ça !...

Baljean, exaspéré, regarda sans regrets les trois hommes s'éloigner... Il remplissait son réservoir.

Ah ! les jolis cocos ! Des dépanneurs, ça ! des embusqués !... ça touche un camion avec des pincettes !... j'vas t'faire voir si c'est de mon nom que j'm'appelle ! »

**

Le lendemain un officier du génie vit s'arrêter dans son parc un camion chargé de tôle ondulée. Un petit homme, le calot en bataille, glissa de son siège.

— Mon lieutenant, dit-il, en esquissant un salut, c'est y que vous auriez besoin de tôle ondulée ?

— Mais... d'où venez-vous ? qui vous envoie ? quel ordre de mouvement ? Je n'attends rien... que faites-vous là ?

— « Mon lieutenant ! j'ai pas bouffé... j'pourrais-t-y prendre quèque chose à vos cuistots ? C'est depuis avant-hier !

— Ça va ! mais d'où sors-tu ?

— Mon lieutenant, l'autre nuit, je m'suis trouvé tout seul, dans un champ, de l'autre côté, par là... les copains sont venus hier. Ils ne pouvaient pas, y sont repartis ! alors j'avais pas chaud ; je m'suis remué... J'ai foutu tant que j'ai pu du bois sous mes deux roues et me v'là... j'vens livrer.

— Comment t'appelles-tu ?

— Baljean.

— Eh bien Baljean... de quelle section ?

— 920.

— Tenez, sergeant, faites donc décharger ce camion.

Et rapidement, ému, se tournant vers Baljean, l'officier lui tendit une pièce blanche. — Il fait froid, tiens, dit-il, c'est pour te réchauffer. — Non, merci bien, mon lieutenant, dit Baljean, votre jus était bon. C'était chaud. J'ai pas froid, ça me suffit.

Et le déchargement fait, simplement, Baljean revient de son premier voyage dans ce secteur nouveau par ses propres moyens.

JOSEPH DE LA PANNE.



— 48 —

SOMMAIRE DU NUMÉRO

du 15 Mars 1917

CHRONIQUES DE CAMERA :

Lettre de mon Chien.

L'Espagne s'amuse.

La Bataille du Papier.

La Chanson.

La Dormeuse de Compiègne.

Le Capitaine Guynemer.

Adieux à Suzanne . . . EMMANUEL DES CROLLES.

Un embusqué . . . Sergent BLIN.

LETTRES FRANÇAISES :

Troisième lettre :

Louise à Philippe . . . JEAN PERDIANE.

Eugénie Rigal, amoureuse. B. ANDRÉ.

L'Infirmière E. HAIMET

BALJEAN :

II. Le Nouveau Secteur. . JOSEPH DE LA PANNE.

L'Humour Français

chasse le cafard...

des Civils !

ABONNEZ-VOUS !

Un an - 12 Numéros - 600 pages :

3 Fr. 50

Envoyez cette somme en un Mandat-Poste à :

M. l'Administrateur de "l'Humour Français"

15, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris

Les abonnements partent du 1^{er} Janvier.

Tout nouvel abonné reçoit tous les numéros parus.

Envoyer toute correspondance à la même adresse

L'imprimeur-Gérant : F. CHANTENAY, 15, r. de l'Abbé-Grégoire, Paris.